

Odysseus non consommant: entre la fête et le devenir, l'hospitalité et l'hostilité.

« Ce fut ainsi que, tout le jour, jusqu'au moment où le soleil s'enfonça dans la mer, nous restâmes assis, faisant fête aux viandes en quantité inexprimable et au vin délicieux. »

(*L'Odyssee*, chant X, v. 476)

« Tre volte il fé girar con tutte l'acque ;
a la quarta levar la poppa in suso
e la prora ire in giù, com'altrui piacque,
infin che 'l mar fu sovra noi richiuso. »

(*Divine Comédie, Enfer*, chant XXVI,
v. 139-142)

L'Odyssee, poème attribué à l'aède Homère et composé vers la fin du VIII^e siècle, en Grèce, raconte le retour de l'héros Ulysse (en grec *Odysseus*) dans son île, Ithaque, après la guerre de Troie. C'est le grand poème du devenir et de la solitude. C'est le grand poème du *nostos*, du retour du héros. C'est un poème où le rapport à la nourriture est omniprésent, décisif, fondateur. Le destin des êtres est souvent régulé par leur rapport à l'aliment, au sacrifice ou à l'hospitalité. C'est un poème dominé par des questions sur les régimes de consommation, sur la manière dont consommer l'aliment peut modifier nos êtres et déterminer nos conditions de vivabilité. Le voyage d'Ulysse, qui se divise schématiquement en douze épreuves avant de rentrer à Ithaque, est un voyage où l'héros est confronté constamment au choix de consommer ou ne pas consommer certains aliments, de refuser ou d'accepter des banquets où il y a des « viandes en quantité inexprimable et du vin délicieux » (*L'Odyssee*, chant X), de briser des interdits alimentaires ou de sacrifier aux dieux, ou, enfin, de choisir : avancer, advenir, donner forme au récit qui avait été écrit pour lui depuis toujours ; ou consommer et se perdre dans des orgies culinaires sans mesure, qui s'éternisent jusqu'au coucher du soleil, en mettant en danger l'équilibre du monde et des êtres.

Le retour d'Ulysse dure dix ans : c'est un *nostos* long et douloureux, disséminé d'obstacles, d'embûches et de pièges. Toute épreuve à laquelle se confronte Ulysse est aussi une épreuve alimentaire. On va en traverser quelques-unes, ensemble. Ulysse se perd dans un monde, souvent hostile, qui pour nous est imaginaire, un monde de contes de fées, mais qui pour ses contemporains était juste l'inconnu : un monde terriblement réel, juste lointain. Un monde habité par des peuples étranges, comme les Lotophages : des gens qui mangent un fruit insolite, qui nous fait perdre la

mémoire et qui nous jette en dehors du temps, qui fait oublier à Ulysse son devenir ; un monde habité par des géants cannibales comme les Cyclopes ou les Lestrygons, des monstres qui vivent dans une nature hésiodique et qui ne respectent pas les lois de l'hospitalité, et qui feront un triste festin des compagnons d'Ulysse, car, dans la grotte de Polyphème, ils consommèrent des choses qui ne leur appartenaient pas.

C'est un monde où nous pouvons rencontrer des magiciens divins, comme Circé, déesse « aux belles boucles », que Homère définit *polypharmakos*, habile à connaître l'usage des multiples drogues ou poisons, propres à opérer des métamorphoses. Circé est le symbole absolu de l'hospitalité grecque, concept aporétique, contradictoire en soi, toujours double, séduisant ou fatal, car toute hospitalité cache, au fond, une forme d'hostilité. Elle est bicéphale, elle est double : elle attend sur le seuil, elle invite, elle sert de la nourriture ensorcelée qui fait oublier le retour, qui transforme les hommes en bêtes ; et elle transforme les êtres sans aucune raison. Son rapport avec le réel est énigmatique, comme son idée d'hospitalité. Elle est une opératrice des transformations, une machine qui donne de nouvelles formes. Circé chante, comme les poètes, et tisse une toile grande et immortelle, comme la déesse ; sa toile est merveilleuse, et Ulysse et ses compagnons y resteront un an. La fonction narrative de Circé est de faire oublier le retour, effacer la trace qui esquisse notre destin, écraser l'avenir en rendant impossible à l'être de se déployer dans le devenir. Seul Ulysse, conseillé par un autre magicien, par un autre vagabond, Hermès, restera inchangé. Les *pharmaka* de Circé ne fonctionnent pas sur Ulysse, car sa *mens* est multiforme : elle résiste à tout sortilège. Et la condition qui rendra possible la suite du voyage sera de ne pas manger, car ses compagnons sont des cochons : ce serait du cannibalisme, être cyclope, être entre le monstrueux et l'animal. Ulysse, pour être, doit devenir : c'est une créature du désir, du mouvement, et donc il refuse de consommer (il ne refuse pas, en revanche, de consommer avec la déesse). Après un an chez Circé, le chemin est oublié. Pour se rappeler les raisons du retour, Ulysse, le roi, doit consulter Tirésias, le devin aveugle, et donc descendre au royaume des morts : des animaux sont sacrifiés, des libations sont faites ; à nouveau, le rapport à l'aliment détermine nos vies ; et les morts boivent le sang des animaux sacrifiés pour réaccéder à leurs souvenirs. Pour se rappeler de la vie, les morts doivent consommer : la mémoire se réactive et elle produit du discours, des images, à partir du sang animal.

Ulysse accède aux royaumes des ombres pour chercher dans le passé les raisons pour continuer son voyage. Ulysse, vivant entre les morts, consulte l'Hadès comme une immense archive du passé : il a besoin de le parcourir à nouveau pour se rappeler que, pour être lui-même, il a besoin d'avancer, de produire des gestes et des actions qui, un jour, seront objets des poèmes, et qui le feront exister et devenir, même au-delà du temps que les dieux lui ont concédé. Création et alimentation sont strictement liées, au niveau métaphysique. Ici, l'ontologie de l'être, c'est son devenir. C'est là le destin d'Ulysse : agir et raconter, vivre et se voir vivre, être un et double ; non seulement multiforme (*polytropos*), mais producteur de formes : être fabricant de discours et faiseur d'actions. Consommer et ne pas consommer, produire des formes et changer de forme.

L'épreuve qui est extraordinaire pour clarifier ça : les Sirènes. Elles sont couchées sur une pelouse fleurie, une île disséminée de cadavres de ceux qui ont écouté leur chant. Elles connaissent tout le passé et elles le chantent. Comme Ulysse, elles produisent du poème. Mais le poème qu'elles fabriquent n'est pas mortel, n'est pas humain : il est donc insoutenable. Excessif par sa qualité, doux comme le miel et limpide au-delà de la mesure. *Hédunai*, les définit Ulysse : incessantes. Le chant s'arrête quand celui qui l'écoute arrête de vivre. Le chant pénètre l'esprit du vivant avec tellement de force que la personne s'oublie elle-même, oublie de boire et manger ; les oreilles se remplissent de chant, les bouches se vident de tout : il reste immobile et meurt lentement, sans plus aucun futur, dans une immobilité fatale. Consommer ce chant d'une beauté extrême consomme notre existence, comme une bougie. Et les Sirènes chantent le récit de ceux qui les écoutent. L'épreuve est double : absorber un chant surhumain et se confronter avec le récit de soi. C'est une autre étape de l'hospitalité : les Sirènes, miroirs terribles qui dédoublent notre vie, nous invitent, nous séduisent, nous accueillent. Une hospitalité qui est pure, absolue, et donc irrecevable ; une hospitalité impossible à vivre, et qui est la négation de tout retour, car elle chante un passé qui enlève toute image au futur et nous écrase dans un présent éternel, sans plus aucune forme ni espoir, car tout est déjà advenu. Ulysse écoute le chant, lié à l'arbre de son navire ; ses compagnons, avec les oreilles bouchées de cire, écoutent les silences des Sirènes ; consommer leur chant aurait consumé leurs existences.

En quoi consistait la prophétie de Tirésias ? Une fois arrivés sur l'île de Thrinacie, Ulysse et ses compagnons verront « les vaches nombreuses du Soleil et ses robustes moutons ». S'ils leur font du mal, ils n'auront aucune chance de parvenir à Ithaque. Ulysse part à la chasse. Ses compagnons ont faim. Euryloque dit : « Toutes les morts sont odieuses pour les malheureux mortels, mais la chose la plus misérable est de mourir et de subir son destin par la faim. » (*L'Odyssée*, chant XII) L'interdit est clair. Mais la faim est plus grande. Une consommation est produite, et un acte de violence détruit une existence qui appartient à un dieu. Le banquet va durer six jours : « Pendant six jours, mes compagnons très chers festoyèrent : des vaches du Soleil ils avaient poussé devant eux les meilleures ». (*L'Odyssée*, chant XII) Ils seront punis en mer, loin de l'île : elle devait rester hospitalière. Homère écrit : « Leur propre égarement causa leur perte. Quels enfants ! Ils prirent des vaches du Soleil Hypérion, qu'ils mangèrent toutes ! Et le Soleil leur ôta le jour du retour ». (*L'Odyssée*, chant XII) Ulysse ne participe pas au banquet. Le tonnerre et la foudre de Zeus, châtement annoncé de la boulimie, tuent ses compagnons.

Ulysse est égaré sur l'île d'Ogygie, la demeure de Calypso aux belles tresses. La punition d'Ulysse sera de sortir du devenir : placé hors du champ métaphysique pendant sept ans, jeté dans l'inconnu. L'île lointaine d'Ogygie, habitée par la nymphe Calypso, celle qui cache, qui voile : un éclat de paradis ; un lieu séparé du monde, un monde dans un autre monde, hors des potentialités ouvertes que le devenir nous offre. La stase absolue. Ulysse est le héros liminaire, le héros du seuil : celui qui est à la fois dans le monde et en dehors du monde, celui qui entre et sort du devenir, qui

entre et sort de la vie même. Dans cette île bienheureuse, Ulysse a tout : l'amour d'une déesse, l'immortalité, l'hospitalité la plus belle. Mais Ulysse préfère la vie, toutes ses lignes de fuite, et la possibilité de donner forme à une expérience du devenir et la chanter au monde. Et il y a une scène extraordinaire : le premier tête-à-tête de la littérature occidentale. C'est un dîner rempli de nourriture mortelle. Calypso, divine, mange du nectar et de l'ambrosie. C'est une scène intime, un dîner dans une nuit hors du temps, dans un fragment de terre qui est un paradis en dehors du monde. Calypso avertit Ulysse que, pour rentrer chez lui, il devra encore affronter bien des peines et des embûches. Reste, dit Calypso : reste avec moi pour veiller sur cette demeure ; mange ma nourriture ; tu serais immortel. Mais Ulysse ne le peut pas. Car son destin est dans le devenir : se transformer, changer, revenir. Et Ulysse, pour devenir ce qu'il est destiné à être, a besoin de l'altérité. C'est un être projeté vers l'avenir, fertile en images et en récits, en douleurs et en espoirs. Il ne peut renoncer à son *nostos*, même face aux rêves les plus beaux, car son destin est inscrit dans son errance, dans ses détours et retours, dans son être *polytropos*, qui est le désir de donner forme au monde, et qui devient ensuite récit.

Ulysse termine son récit. Ainsi il dit, raconte Homère. Nous sommes à la cour des Phéaciens et du roi Alcinoos. Ulysse a raconté, sous forme de métadiégèse, son *nostos*, son errance de dix ans. Dans quelques semaines, il rentrera à Ithaque. Tous étaient immobiles, dit Homère, tous étaient en silence, comme s'ils étaient sous un enchantement (*kêlêthmos*). « Il y a tant de faiseurs d'histoires fausses, qu'on ne parvient pas à voir » (*L'Odyssée*, chant VII), dit le roi Alcinoos à Ulysse. Mais tes récits ont une forme. Tu les as exposés avec art, comme un aède. Ils sont clairs, distincts, cohérents : donc beaux et vrais. *Kêlêthmos* est un effet : celui qui écoute, qui consomme le chant de l'aède, reste absorbé, envoûté ; il pénètre dans une autre réalité, dans un autre monde, où le devenir s'effondre dans une image du passé, qui jaillit comme un éclair illuminant tout à coup les dix ans de cheminement d'Ulysse.

Le devenir est le processus du désir qui, à partir d'un manque, tisse notre chemin vers l'altérité, notre aptitude à ne pas rester fixé, à fabriquer de nouvelles connexions, comme Ulysse, qui, secrètement, se fabrique d'autres déguisements, d'autres visages, d'autres portraits, comme si ses négations et ses déguisements pouvaient le révéler à soi, comme si ces métamorphoses pouvaient le débarrasser d'Ulysse même, à coups de camouflages, à coups de *mêtis*, à coups de récits fabriqués pour lui-même et pour les autres, comme si chaque chose, chaque être, devait voir sa propre identité engloutie dans la différence, chacun n'étant plus qu'une différence entre les différences.

L'Odyssée est aussi le poème de la fuite. Mais fuir, c'est tracer une ligne, toute une cartographie. Fuir, c'est incarner une ontologie du devenir, s'ouvrir à l'expérience du monde et refuser toute forme de fixité, de narcose ou d'oubli : pouvoir se transformer jusqu'à sa dernière extrémité, jusqu'à l'épuisement de toute possibilité. L'Odyssée est donc le grand poème du devenir. Ulysse est une créature dialectique, construite sur l'altérité, sur la différence. Ulysse, pour exister,

trace des lignes de fuite. Son devenir, c'est être en mouvement, et toujours vers l'autre, vers autre chose ; et la ligne est toujours celle d'un devenir. Et le devenir advient toujours dans le présent. Le devenir se fonde sur la capacité de se rendre disponible à la métamorphose, à pouvoir se placer entre mémoire et avenir : laisser le corps se transformer dans un autre corps, une métamorphose qui, à chaque tour, modifie l'ontologie de son être, testant son élasticité, ses marges, ses contours. Devenir, c'est donner une forme aux choses qui n'ont pas de forme (tâche aussi qui appartient à la philosophie) ; devenir, c'est être plastique, car donner une forme aux choses équivaut à produire du monde.

Donner forme au monde, c'est produire du récit, de l'image, du discours ; devenir, au fond, c'est être plastique, car la plasticité consiste à savoir progressivement donner forme à son destin, comme le poète ; s'ouvrir à la possibilité, parfois douloureuse, d'amputer, lacérer, couper, renoncer, pour permettre à notre corps de pouvoir se faire, ou se défaire. Au fond, Ulysse n'est pas tant différent de Pénélope, qui, pendant dix ans, arrête le temps, faisant et défaisant sa toile, donnant forme à un monde qui contient tous nos rêves et nos possibles futurs.

BIBLIOGRAPHIE

Homère, *᾽Οδύσσεια (L'Odyssee)*, trad. Philippe Jaccottet, Paris, La Découverte, 2017.

Émile Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* (entrée sur l'hôte, *hostis*), Paris, Éditions de Minuit, 1969 (2 vol.).

Pietro Citati, *La mente colorata. Ulisse e l'«Odissea»*, Milano, Adelphi, 2018.

Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1968.

Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

Jacques Derrida, *De l'hospitalité. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

Marcel Detienne, *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, Hachette, 1986.

Vilém Flusser, *Pour une philosophie de la photographie*, trad. Jean Mouchard, Saulxures/Belval, Circé, 1996.

François Hartog, *Mémoire d'Ulysse*, Paris, Gallimard, 1996.

Furio Jesi, « *Symbole et silence* », trad. Fabien Vallos, Paris, 2016 (éd. or. Roma, 1966).

Furio Jesi, *La Fête et la machine mythologique*, trad. Fabien Vallos, Paris, 2008 (éd. or. Torino, 1975).

Furio Jesi, *L'inactualité de Dionysos* (éd. or. Torino, 1972) et *Gastronomie mythologique* (éd. or. Torino, 1975), dans Fabien Vallos (éd.), *Convivio*, Paris, 2011, p. 139 et 155.

Catherine Malabou, *Ontologie de l'accident. Essai sur la plasticité destructrice*, Paris, Léo Scheer, 2009.

G. Aurelio Privitera, *Il ritorno del guerriero. Lettura dell'Odissea*, Torino, Einaudi, 2005.

Pietro Pucci, *Odysseus Polutropos: Intertextual Readings in the Odyssey and the Iliad*, Ithaca, Cornell University Press, 1987.

Fabien Vallos, *Théorie de la fête. Festivité, inopérativité, désœuvrement*, thèse de doctorat, Paris IV Sorbonne, 2010.

Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les dieux, les hommes. Récits grecs des origines*, Paris, Seuil, 1999.